

L'érotique au féminin : écrire l'impudeur

Sylvie Massé et Anne Peyrouse

Langue de l'élève, langue de l'école
Numéro 107, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Massé, S. & Peyrouse, A. (1997). L'érotique au féminin : écrire l'impudeur. *Québec français*, (107), 74-77.



L'érotique au féminin

Écrire l'impudeur

par Sylvie Massé et Anne Peyrouse *

Considérées comme les gardiennes de la vertu et de l'ordre social, les femmes ne peuvent pas parler ouvertement de leur corps et de leur sensualité. Pourtant, toutes ressentent la présence du corps, la montée du désir et le déchaînement amoureux.

Les écrivaines de tous les temps ont exprimé l'existence d'une certaine forme de sensualité et de sexualité ; elles ont dévoilé — implicitement ou explicitement — un imaginaire érotique : « Ma chair te dévoile / Un buisson de désirs ardents comme un parfum / Sur qui s'est abattu le songe d'une étoile ¹ ». Malgré la censure du clergé et des institutions dominantes, l'écrivaine génère une parole où le désir s'annonce, se voile, frôle la peau jusqu'au point de jouissance entre mots et corps. Il y a une affirmation de soi dans cette érotique ² dite et révélée comme un acte amoureux où la chair n'a pas de repos et n'en veut pas.

Qu'est-ce que l'érotisme ?

Éros ³ nous berce. On le retrouve dans une cosmogonie très ancienne. Avant de représenter l'amour et le désir sexuel, il symbolise l'énergie cosmique et la vie universelle. Il sort du chaos primitif en même temps que naît la terre. Il est un des éléments primordiaux du monde. Tel un dieu unificateur ou telle une force fondamentale, chez les Orphistes, il réunit la terre et le ciel, les choses et les êtres. Dans les sociétés primitives, il devient dieu de la fécondité, alors que chez les Grecs ⁴ il revêt l'apparence d'un jeune « Valentin » imberbe qui dirige les amours des dieux et des déesses, ce qui comble l'Olympe d'une progéniture, mais surtout de querelles et de guerres intestines. On constate qu'Éros est à la fois énergie, création (puisqu'il unifie et rend existant un monde) et amour. Ne serait-ce point là le début de toute littérature érotique ?

Précisons que le mot « érotique ⁵ » (1566) précède « érotisme » (1794). L'érotique traite de l'amour et du désir, du besoin d'accéder à l'autre ; l'érotisme, plus truculent et corsé, prend tout de suite le sens de « relatif à l'amour sexuel » et « d'aphrodisiaque ». C'est le « je vais et je viens entre tes reins » de Serge Gainsbourg. Actuellement, ces deux termes sont totalement confondus. Ils sont galvaudés, vulgarisés, toujours porteurs de sexualité. Devrions-nous alors juger le texte érotique comme « cochon, croustillieux, cru, curieux, égrillard, émoussillant, galant, gaulois, graveleux, grivois, lascif, leste, libertin, libidineux, libre, licencieux, lubrique, luxurieux, obscène, paillard, polisson, pornographique, rare, salace, satyrique, scatologique ⁶ » ? Il existe des textes qui exposent le corps et enchevêtrent les membres sans retenue, d'autres qui n'ont que la caresse et le frôlement des déshabillés.

Femmes, pudeur et transgression

Depuis le XVI^e siècle, au cours duquel se développa l'idée de pudeur dans le langage, en partie grâce à l'ouvrage d'Érasme, *Civilité puérile* (1530), les excès de langage apparaissent dangereux et répréhensibles, et encore davantage lorsqu'ils sont le fait des femmes. Ainsi Giovanni Della Casa, auteur de *Galatée*, « sait que les femmes plus que les hommes useront de périphrases pour éviter les mots "suspects de saleté" ⁷ ». En fait, à partir de cette époque, « [l]a modestie est désormais imposée aux femmes : la pudeur étant davantage déterminée comme un attribut féminin, il sera donc bien plus difficile aux femmes d'écrire de manière qui pourrait être



La grivoise
du temps
(anonyme).

interprétée comme licencieuse⁸ ». Longtemps, les œuvres de femmes parlant ouvertement de désir, de sexualité ou même de leur corps furent considérées comme des œuvres immorales, impudiques, en un sens contraire à cette honnête décence, à cette pudeur qui caractérise plus particulièrement l'être féminin.

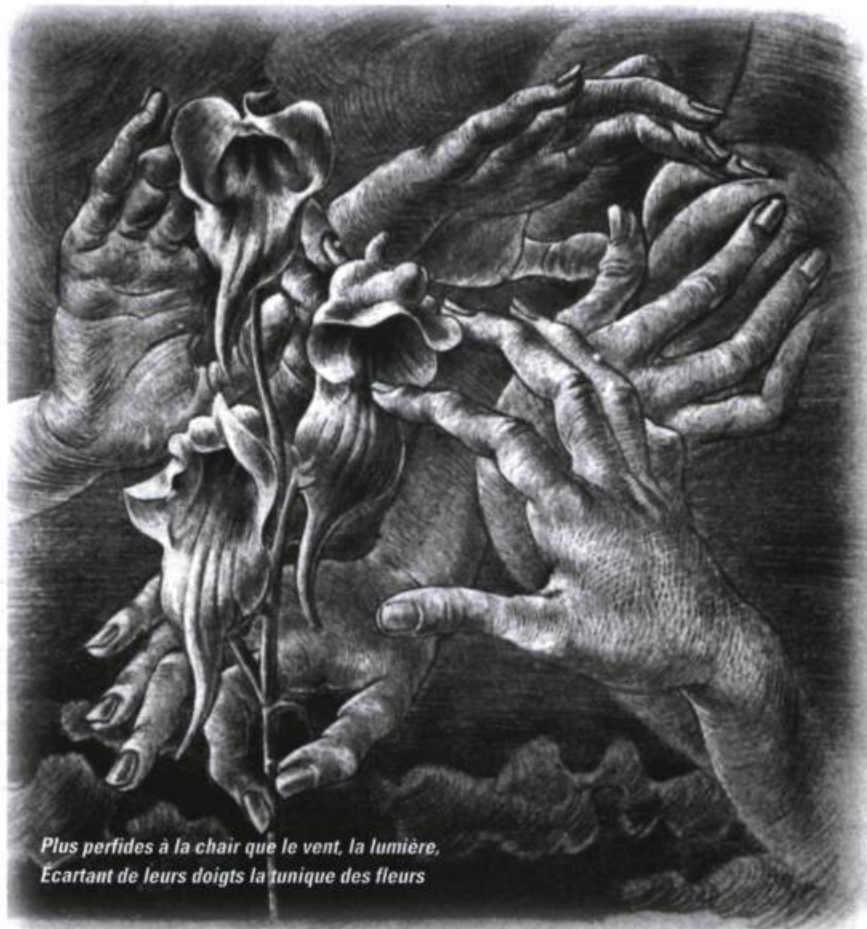
Les écrivaines et les poétesses, souvent victimes d'ostracisme lorsqu'elles évoquent leurs passions et leurs désirs, sont encore bien davantage marginalisées lorsque leurs textes sont considérés licencieux. Ainsi la sensualité féminine, provoquée et représentée par l'homme, fut longtemps régie par la loi du silence. La vertu, qualité suprême des femmes, ne permettait guère de s'attarder aux plaisirs de la chair, et les écarts à la morale, sévèrement punis, ne pouvaient surtout pas faire l'objet de récits. Bien plus qu'une atteinte à la morale, les textes qui abordaient le désir féminin semblaient dangereux pour l'édifice social. Mais les femmes ont réagi, dans leurs poèmes et dans leurs romans (XVII^e ou XVIII^e siècles), contre ces interdits moraux et langagiers, qu'elles ont dû combattre dans l'implicite de leur discours.

En ce sens, « le chemin de la métaphore » fut souvent choisi pour dire l'indicible, pour dire cet érotisme particulier que les créatrices ont voulu décrire dans des textes d'abord plus sensuels qu'érotiques. Longtemps, le thème même de la sexualité est demeuré tabou ; les termes ou les expressions décrivant le corps ou la sexualité ne pouvaient être qu'évoqués⁹. Ces expressions ne se retrouvent guère dans les écrits d'écrivaines des années trente et quarante, même lorsque ces écrits traitent de grossesse et d'enfantement. En fait, l'érotisme des écrivaines et des poétesses précédant les années féministes rejoint davantage le sensuel. Leurs textes expriment le désir, le plaisir, bien plus implicitement qu'explicitement.

Medjé Vézina¹⁰: une voix libertine

Chaque heure a son visage paraît en 1934. C'est l'un des premiers ouvrages féminins qui dépassent le thème de l'amour¹¹ et où « le corps sensuel, le corps qui désire et embrasse, entre enfin dans l'espace de la poésie¹². » Cœur, corps et désirs sont inséparables tout en étant passionnés, révoltés ou nostalgiques, mais sans cesse exigeants envers l'autre. La poétesse sait « les mots qu'il faut dire à sa chair, / À ses bras dénoués comme un branchage vert » (p. 62) pour attirer l'amant ou le lecteur. Elle chante un « éboulement charnel » (p. 66). Une sensualité évoquée se glisse dans des images « Plus perfides à la chair que le vent, la lumière, / Écartant de leurs doigts la tunique des fleurs » (p. 65). Le « je » poé-

tique ose faire l'amour, tout en nuances, sans le dire précisément, mais dans une montée du désir où la nature sert de lieu amoureux : « Des rayons de plaisir vont couler dans mes veines, / Plus chauds que des oiseaux en boule dans leur nid. » (p. 55) « Haletante soudain, je sentis mes frayeurs / Voluptueusement faire place à la joie. » (p. 90) Un homme est invité, puis un autre, car « le masque du bonheur cache plus d'un visage » (p. 35). Lorsqu'il disparaît, l'amour ne s'arrête point là et s'épanouit avec le jardin, la pluie, le vent. Il y a un corps à corps, un corps féminin et un corps naturel qui s'entremêlent et se suggèrent amants :



*Plus perfides à la chair que le vent, la lumière,
Écartant de leurs doigts la tunique des fleurs*

*Ah, je ne savais pas que le vent eût des yeux,
Qu'il eût des mains, des bras, une gorge qui râle*
(p. 88)

*Le voici, écartant de son doigt rude et mâle
Mon vêtement noué. Toute ma chair frémit
De son attouchement, tout mon être s'affale.
Son souffle comme une eau se perd en mes cheveux.*
(p. 89)

*Je sens peser sur moi ton désir qui s'attarde ;
Je serais dans l'enserrement de tes genoux
Froide et pareille à la colombe qu'on poignarde !*
(p. 89)

**Hans Bellmer,
Sans titre,
Collection privé**

Medjé Vézina parvient à unir Éros à Aphrodite (mère d'Éros, déesse de l'amour, des jardins et de la vie renouvelée) dans une poésie où rythmes et images s'enlacent subtilement, avec cœur, corps et « désirs plus vastes que le monde » (p. 8).

Corps écrits et révélés

Mais les tabous langagiers se modifient dans le temps, d'une époque à l'autre, d'une société à l'autre et d'un groupe à l'autre. Si l'érotisme n'a été abordé explicitement que bien tardivement dans la littérature féminine, les écrivaines féministes, contestant les tabous et toute l'idéologie patriarcale s'y rattachant utilisent abondamment les termes liés à la sexualité, et font même un panégyrique du désir féminin, comme en témoignent ces paroles de l'Euguélonne, l'héroïne de Louky Bersianik : « Il y a turgescence au niveau des lèvres et du vagin, érection du clitoris et des mamelons, gonflement des seins, lubrification des parties génitales, coloration de la vulve, accroissement de la tension musculaire, augmentation de la pression sanguine : telles sont les "réactions sexuelles" féminines observées scientifiquement en laboratoire terrestre alors que les sujets étaient en état d'excitation¹³ ». Souhaitant réhabiliter leur corps, objet

traditionnel de contempla-

La poétesse sait « les mots qu'il faut dire à sa chair, / À ses bras dénoués comme un branchage vert » pour attirer l'amant ou le lecteur. Elle chante un « éboulement charnel ».



tion des créateurs, mais rarement sujet de leur propre sexualité, les écrivaines féministes ont, contrairement à celles qui les ont précédées, explicitement décrit, dépeint et exposé ce corps longtemps « protégé par une loi du silence ».

Cependant, les tabous linguistiques ont créé un certain désert langagier : les femmes manquent de mots pour décrire leur corps, leur désir, leur sensualité. Les féministes ont d'ailleurs dénoncé ces carences lexicales : « Mais décrire le sexe d'une femme de façon beau (sic), poétique, avec les mots qu'on a, c'est drôlement difficile. Et à chaque fois qu'on trouve une phrase qui est belle, on se sent bête, presque, parce qu'on n'a pas l'habitude de voir ça, à la fois de la sexualité femme et puis, même, du sexe femme dans le texte, parce que les mots sont très péjoratifs...¹⁴ » Les femmes ont dû, peu à peu, inventer des expressions, des métaphores, des termes particuliers leur permettant de rendre compte d'une sensualité et d'une sexualité qui avaient toujours été représentées comme étant liées aux besoins et aux corps des hommes. C'est ainsi que les femmes ont parlé de « cyprine¹⁵ », comme en fait foi le titre d'un texte de Denise Boucher (1978), et qu'elles ont présenté le « corps lesbien », pour reprendre les termes de Monique Wittig (1973).

Depuis les années soixante-dix, les textes érotiques de femmes se sont multipliés. *Du Corps lesbien* (1973) de Wittig en passant par *Le désir fou* (1975) de Michèle Sarde et *Vénus erotica* (1978) d'Anaïs Nin jusqu'au *Boucher* (1988) d'Alina Reyes, au *Désir comme catastrophe naturelle* (1989) de Claire Dé et au *Pied de Sappho* (1996) d'Anne Claire, le désir et la passion sont devenus les sujets de nombreux textes de femmes. Une mutation sans précédent, amorcée à la fin des années soixante, permet enfin aux femmes d'exprimer leur jouissance et leur érotisme. Rejetant les fantasmes érotiques des hommes, les écrivaines s'écrivent en décrivant leur corps et leur sensualité, et affirment enfin leurs différences. Leur parole se veut d'abord profondément subversive, présentant un érotisme revendicateur et parfois même violent¹⁶.

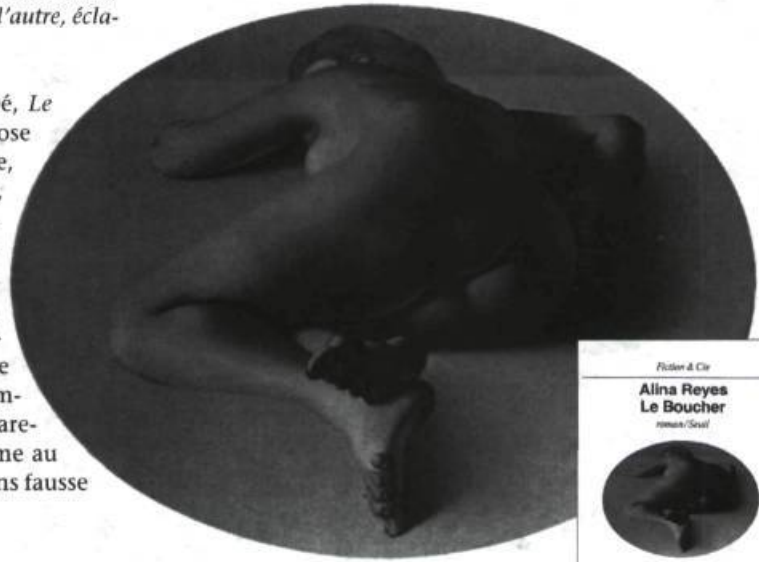
Mais, peu à peu, les textes érotiques féminins parleront de plénitude, le moteur de la jouissance étant la vie (et non plus les interdits). Les textes contemporains exaltent la plénitude à travers l'humour et la tendresse. Luce Irigaray, avec *Passions élémentaires* (1982), illustre bien cet érotisme de l'épanouissement, un érotisme cherchant à développer de nouveaux rapports hommes / femmes et à favoriser le partage, la fusion entre le corps et l'âme. Cet érotisme se veut aussi plus joyeux, plus tendre, et fait bientôt apparaître la complicité des corps et des mots :

Parfois, j'écris sur sa peau. Je grave des mots pour qu'il n'oublie pas. Avec ma langue. Avec mon sang. J'écris pour le marquer de moi.

Nos mots sont remplis de volupté. Ils me rendent moite. Ils le rendent fou. Ce sont des caresses qui glissent à fleur de peau.

Ce sont des sexes qui pénètrent dans tous nos pores. Nous parlons de peau à peau, de pore à pore. Nous parlons à n'en plus finir. Nous parlons à en gémir. Nous parlons jusqu'à être dans les mots de l'autre, dans la peau de l'autre, dans le sexe de l'autre, éclatés, au cœur de la jouissance.¹⁷

Le recueil de nouvelles de Claire Dé, *Le désir comme catastrophe naturelle*¹⁸, expose un désir faisant se conjuguer érotisme, plaisir et vie. Dans la nouvelle éponyme, l'auteure présente le désir illégal, la brûlure mortelle de l'amour et cette peur de l'asservissement, de l'engagement qui entraîne toutes les fuites. Pourtant, malgré les peurs et les incompréhensions, les corps finissent toujours par se rejoindre et par produire « tous les tremblements de terre qu[il] l'on veut ». Rarement mortifère et dévastateur, l'érotisme au féminin présente désormais le plaisir sans fausse pudeur.



* Université Laval.

Notes

1. Medjé Vézina, *Chaque heure a son visage*, Montréal, Éditions du Totem, 1934, p. 34.
2. « Érotique est ce qui éveille le désir, et qui invite et parfois contribue à son accomplissement. Ce désir gravite autour de la sexualité, quelle que soit la distance qu'il prend par rapport à elle, c'est dans l'acte sexuel et l'orgasme qu'il semble trouver son accomplissement », dans Marcelle Brisson, « Éros au féminin », *Brèches*, Hurtubise, 1984, p. 21.
3. Voir Pierre Guiraud, *Sémiologie de la sexualité* ou autres ouvrages, ainsi que le très bel article sur l'érotisme dans l'*Encyclopaedia Universalis*.
4. Il va sans dire qu'un des plus beaux discours sur l'amour est *Le banquet* de Platon. Après un débat infructueux entre philosophes-hommes, Platon rapporte une parole, voix forte et puissante, celle de Diotime : femme savante qui explique les origines et la naissance d'Éros. Ce texte est très révélateur.
5. Mot emprunté au bas latin *eroticus* (II^e siècle de notre ère), vient du grec *erōtikos*, c'est-à-dire qui concerne l'amour et le désir sexuel (voir le *Dictionnaire historique de la langue française*).
6. René Étiemble, *L'érotisme et l'amour*, Arléa, 1987, p. 17.
7. Jean-Claude Bologne, *Histoire de la pudeur*, Paris, Olivier Orban, 1986 (voir le chapitre sur le langage et la pudeur).
8. *Ibid.*
9. Oswald Ducrot attribue deux origines distinctes au recours à l'implicite, la première étant « qu'il y a, dans toute collectivité, même dans la plus apparemment libérale, voire libre, un ensemble non négligeable de tabous linguistiques. », *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann (Coll. « Savoir »), 1980, p. 5.
10. Medjé Vézina : (1896-1981) codirectrice d'une revue publiée par le ministère de l'Agriculture, a publié un seul recueil de poèmes, *Chaque heure a son visage*. Un choix de ce recueil a été réédité aux Éditions Laurentiennes.
11. C'est pour cela que Mme Vézina nous semble plus libre ou libertine que Simone Routier (1901-1987), qu'Alice Lemieux (1906-1983), que Jovette Bernier (1900-1982).
12. Laurent Maillhot et Pierre Nepveu, *La poésie québécoise*, Montréal, Typo, 1990, p. 14.
13. Louky Bersianik, *L'Euguélonne*, Montréal, La Presse, 1976, p. 336.
14. Film de Gail Scott, *Les terribles vivantes*, ONF, 1986.
15. Dans *Cyprine* de Denise Boucher, nous pouvons lire : « Celle qui me raconte que le jus qui s'écoule de moi, qui suinte quand je fais l'amour, que ce jus s'appelle cyprine. Merveilleux. Il y avait aussi mot pour ça. Personne ne nous l'avait dit. Surtout pas le Petit Larousse. Ni son cousin Robert. Mais Nelligan, une fois, oui. Dans ce classique : "Le Vaisseau d'or" : "La cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues, / S'étalait à sa proue, au soleil excessif." » (p. 22)
16. En 1985, le magazine féministe *La vie en rose* propose « Tenter l'érotique » (juillet-août 1985, 28), numéro spécial sur l'érotisme féminin. On y retrouve un texte de fiction sadomasochiste d'Anne Dandurand intitulé « Histoire de Q » ; la publication de ce texte, précédé d'une mise au point de Françoise Guénette au nom du comité de lecture, provoquera un véritable tollé en raison de la violence et de la haine qui se dégagent du récit. On reprochera particulièrement au texte d'adopter des stéréotypes masculins de violence et de domination.
17. Josée Bonneville, « Mots à mots, corps à corps », dans *Arcade*, 13 (février 1987). Le numéro est intitulé « Érotiques au féminin ».
18. Claire Dé, *Le désir comme catastrophe naturelle*, Montréal, L'Étincelle, 1989, 166 p.